

La fête alpestre du Trièves

Qu'est-ce qu'un grand bourgeois parisien du Second Empire pourrait bien venir faire dans ces histoires ? Sa famille, ou plutôt sa belle-famille, est installée dans deux immeubles du quai Voltaire, face à la Seine, dans le sixième arrondissement de la capitale. C'est un héritage du grand-père de Madame, le comte d'Empire Jean Bérenger. Il est le fils du célèbre pasteur Colombe, que vous connaissez bien. Nous n'allons pas recommencer le récit des persécutions : autant le père a passé sa vie à se cacher, autant celle du fils s'est déroulée dans la lumière et les fastes de l'Empire, puis de la Restauration.

Le mari de Madame, lui, est né Edmond Richard et son grand père paternel a racheté une partie du domaine de Cornillon, pendant la Révolution. Oh ne faites pas les étonnés, je vous l'ai déjà raconté. Pas encore ? Ah, pardonnez-moi, ça va venir. Bref. Même avant son mariage, Edmond Richard n'était déjà pas à plaindre ; la fortune de sa belle-famille l'a aidé ensuite à devenir un des plus gros propriétaires terriens de la région. Qu'il attache ostensiblement son nom à celui, plus célèbre, de son épouse, coulait de source. C'est fait par décret impérial, daté du 26 mai 1856.

« M. Richard (Edmond), né le 20 juillet 1822 à Mens, arrondissement de Grenoble (Isère), avocat, demeurant à Paris, et Victor-Jules Richard, son fils mineur, né à Paris le 19 août 1855, sont autorisés à ajouter à leur nom patronymique celui de Bérenger, et à s'appeler à l'avenir, Richard-Bérenger. »

Et voilà comment le héros de cette histoire est devenu Edmond Richard-Bérenger. Il aurait pu se contenter d'occuper bourgeoisement son hôtel particulier avec femmes et enfants. Mais ce n'était pas le genre. Non content d'être avocat, comme Napoléon III vient de vous le dire, il mène en parallèle une carrière dans les affaires. Il est élu en 1859 au conseil général de l'Isère, où il siège assidûment, en particulier comme membre de la commission des finances. Il est aussi administrateur de la Caisse d'Épargne, dont il deviendra le directeur.

Pendant le siège de Paris, à partir de septembre 1870, il reprend du service et du galon à 48 ans : il est élu commandant du 18^e bataillon de la Garde Nationale. Pendant ce temps, son épouse Jenny organise dans l'hôtel familial une infirmerie pour les blessés. Un témoin rapporte : « Nous avons un commandant charmant, M. Richard-Bérenger, grand propriétaire du Midi, qui, bien que marié et père de famille, a voulu servir avec les mobiles de son bataillon. »



La Troisième République instaurée, la cinquantaine venue, riche et officier de la Légion d'Honneur, on aurait pu croire notre héros assagi, prêt à couler une retraite paisible, ponctuée de quelques voyages à Grenoble, et de loin en loin, dans le Trièves. Tout le contraire se produit. Jusqu'à son

décès en décembre 1900, rares sont les associations, les nouveautés, les progrès techniques auxquels il n'apporte pas son concours enthousiaste.



Prenez la « Société des Amis de l'Art de Grenoble ». Il achète régulièrement des tableaux, comme cette « Étude pour la trico-teuse » de Paul Vayson, qu'il offre au musée de Grenoble. Le Journal des Artistes du 28 septembre 1883 le félicite pour l'œuvre accomplie. « Ce succès de bon aloi, la commission le doit à l'activité et au dévouement de son président, M. Richard-Bérenger. [...] Nous joignons nos vœux à ceux de la commission pour voir M. Richard-Bérenger présider de longues années la Société des Amis de l'Art de Grenoble à laquelle il a su donner une impulsion inconnue jusqu'à ce jour. »

Dans l'art, il n'y a pas que la peinture. Richard-Bérenger est membre de la commission permanente de la Société Française de Photographie depuis 1881, mais il se passionne pour les nouveaux procédés au moins depuis 1856. Lors de la séance de mars 1896, Il présente encore une nouvelle photo-jumelle, ainsi qu'une nouvelle chambre anglaise, la Frena Camera, qui contient 50 pellicules.

En tant que propriétaire terrien, Richard-Bérenger s'intéresse aussi à la production agricole et à l'élevage. On retrouve son nom dans le bulletin bimensuel de la Société Nationale d'Acclimatation. Parfois pour un succès qui reste relatif. Ainsi en 1875: « M. Richard-Bérenger, à Paris, a reçu, en novembre dernier, un lot de carolins qu'il fit convenablement installer dans sa propriété de Mens (Isère). Malgré les soins qui lui furent prodigués, ces canards sont morts en juillet. »



Il n'y a pas que des échecs. En 1890, Hector Blanchet rend compte d'une « Tentative d'empoisonnement des lacs de la Pra ». Richard-Bérenger a activé ses réseaux, motivé ses nombreuses connaissances, pour lui faire envoyer des œufs de truite de toute l'Europe, ainsi que des « cuves à élevage du modèle adopté à Paris ». Blanchet ne tarit pas d'éloges sur son mentor. Il conclut en rapportant d'autres louanges.

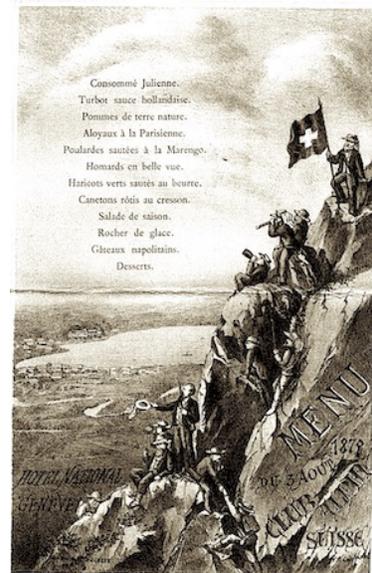
« Ce sont de chaleureuses félicitations que nous devons adresser au Club Alpin et à notre honoré collaborateur qui représente notre société à Paris, M. Richard-Bérenger, que l'on

est toujours sûr de trouver le premier lorsqu'il s'agit d'un progrès, d'une innovation, d'une acclimatation à réaliser dans l'intérêt général. »



Parce que, vous l'auriez parié, Richard-Bérenger est un des membres fondateurs de la section de l'Isère du Club Alpin Français, en 1874. Et pour faire bonne mesure, il est aussi à l'origine de la Société des Touristes du Dauphiné, qui date de 1875. Tout naturellement, il est aussi le délégué de ces associations locales auprès des instances nationales à Paris. À l'occasion, il lui arrive même de représenter l'alpinisme français dans des congrès internationaux.

Ceci est le menu du banquet servi le 3 août 1879 à l'Hôtel National de Geneve, à l'occasion de la Conference Internationale des Clubs Alpins. Il ne comporte pas moins de douze plats. Richard-Bérenger se souvient: « Quand je suis entré dans la fameuse salle de cent vingt couverts, on est venu m'enlever de la première place écartée que j'avais prise pour me faire placer à la table d'honneur. Là il y avait deux couverts: sur l'un était le nom du délégué de la section de l'Isère, sur l'autre celui du délégué de la Société des Touristes du Dauphiné. Vous devinez mon embarras, représentant deux sociétés, pour remplir dignement mon double mandat, ma double mission. Heureusement, j'étais à côté du président de la société Catalane, de Barcelone, qui mange comme quatre. Il m'a aidé à accomplir ma mission. »



Rien d'exceptionnel: la convivialité de l'époque passait par de somptueux banquets, inévitablement ponctués d'interminables discours ampoulés.

CLUB ALPIN FRANÇAIS. — Voici le programme de la fête Alpestre organisée par la section de l'Isère du club Alpin Français, dans le Trièves (Isère).

Dimanche 17 avril

—

Départ de Grenoble à 8 h. 40 du matin ;
 Arrivée à la gare du Monestier de Clermont à 10 h. 09 ;
 Départ en voitures pour Cornillon, arrivée à midi ;
 Déjeuner chez M. Richard-Bérenger.
 Ascension du Fay et descente, (40 min. de marche) ;
 Départ en voitures pour Mens, à 5 h. du soir ;
 Dîner à 6 h. 30 à Mens ;

Lundi 18 avril.

—

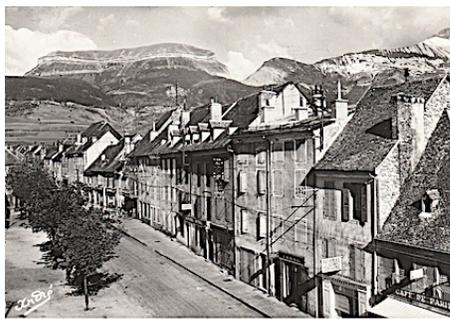
Lever à 5 h. 30 ;
 Déjeuner du matin à la charge de chacun.
 Départ à 6 h. pour Châtel ;
 Sommet à 10 h. ;
 Retour à Mens à midi ;
 Dîner.
 Départ en voitures pour Clelles à 3 h.
 Gare de Clelles 7 h. 3 ;
 Arrivée à Grenoble, à 9 h. 42.

L'entrefilet ci-contre est paru dans l'Impartial Dauphinois du 19 mars 1881. Il annonce le programme de la « Fête alpestre organisée par la section de l'Isère du Club Alpin Français, dans le Trièves (Isère) ». Arrivés en train à la gare du Monestier de Clermont le 17 avril à 10h09, les participants partiront en voiture pour Cornillon, où ils arriveront à midi. Après un déjeuner chez M. Richard-Bérenger, ils monteront au Fays (40 mn aller-retour). Ils partiront en voiture pour Mens, à 5h du soir, où un dîner leur sera servi à 6h.

Mais laissons là le style télégraphique du programme pour nous reporter au récit de la fête, paru dans le bulletin trimestriel du Club Alpin peu après.

« C'est au Monestier de Clermont que s'est opérée, le dimanche 17 avril dernier, la jonction entre les principales caravanes d'alpinistes venues de Lyon, de Gap et de Grenoble. Quatre voitures, ornées de drapeaux, reçurent les touristes, qui bientôt arrivèrent à Cornillon où les attendait M. Richard-Bérenger à la gracieuse initiative duquel la fête était due. »

Comme prévu, banquet dans la propriété de l'hôte, ripaille, discours, et (tout de même) bref aller-retour au Fays. Au retour, tout le monde se transporte à Mens.



« La ville était pavoisée, et, le soir, les alpinistes, pour remercier les habitants de leurs illuminations, tirèrent un feu d'artifice qui émerveilla les Mensois. Le banquet, qui eut lieu à l'hôtel de ville, fut très animé, et au dessert furent prononcés plusieurs discours que nous croyons devoir reproduire in extenso. »

Inspiré par un louable sentiment de charité dont le lecteur nous saura gré, nous n'avons pas cru devoir les reproduire in extenso ici.

« Il est assez tard quand le banquet se termine, et, comme on doit se lever d'assez bonne heure le lendemain pour monter au Châtel, de conserve, les gens sérieux regagnent leur

hôtel. À quatre heures du matin, tous sont levés. Mais il est déjà cinq heures lorsque nous partons pour Châtel. »

« À huit heures moins dix, les premiers touchent le sommet. Panorama splendide. Tout le bassin du Trièves, ce vaste cirque riant et pourtant dominé par de sévères cimes, plus sévères encore aujourd'hui sous leur manteau de neige qu'elles n'ont pas encore dépouillé, est là sous nos yeux. »



N'allez pas croire pour autant que les fêtards alpestres ne sont venus que pour le paysage.

« Les gens pratiques étalent surtout les provisions et y font honneur. Ceux qui ont des gourdes pleines en font part aux autres qui ont oublié le liquide. On s'octroie des œufs durs, du pâté, du saucisson, du mouton. On ne se refuse rien : pas même du dessert. Un aimable lyonnais, M. Magenties, a été jusqu'à se pourvoir d'oranges (des oranges à 1900 mètres !) dont il fait généreusement la distribution. Une bonne goutte de Chartreuse complète admirablement le repas. »

Suit une descente rapide, puis évidemment...



« On se retrouve à table dans la grande salle de l'hôtel de ville, et, pendant que les jambes se reposent, les dents se mettent à la besogne avec une vigueur d'excellent augure. On ne s'ennuyait certes pas hier, mais aujourd'hui la gaieté règne encore plus complète, plus expansive, plus turbulente même. Cependant, les inévitables toasts s'apprêtent, s'allument et éclatent. »

Allez, juste pour l'ambiance, voici la conclusion du toast porté par M. Cendre, Président de la Société des Touristes du Dauphiné.

« Il y a quelqu'un qui a droit particulièrement à la reconnaissance de tout le monde, de la Société des Touristes comme du Club Alpin, parce qu'il a contribué plus que personne à resserrer ce lien, je veux parler de M. Richard-Bérenger. Oui, j'adresse nos plus vifs, nos plus chaleureux remerciements à M. Richard-Bérenger. Pour ne pas prolonger cette allocution, je remercie nos visiteurs étrangers au nom de la Société des Touristes du Dauphiné et je bois à l'union des sociétés alpines de l'Isère, et à la personnification de cette union, à M. Richard-Bérenger. »

Il ne restait plus à la bande de joyeux alpinistes qu'à rejoindre la gare de Clelles pour prendre le train du retour. Vous n'auriez pas imaginé les Clellois laisser passer la caravane sans manifester leur joie par quelques drapeaux, accompagnés d'un poème de circonstance.

« À la cohorte courageuse
Du Club Alpin l'honneur, l'espoir,
Disons tous d'une voix joyeuse
Revenez bientôt nous revoir. »



C'est promis: n'oubliez pas de préparer quelques victuailles, et surtout... un discours de remerciement!